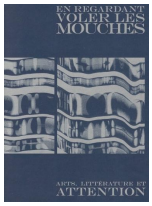
Acta fabula
Revue des parutions
vol. 24, n° 9, Octobre 2023
DOI : https://doi.org/10.58282/acta.17017

Attention aux mouches !

Élise Tourte



Natacha Allet, Daniele Carluccio, Martina Diaz *et al.*, *En regardant voler les mouches. Arts, littérature et attention*, Chêne-Bourg : La Baconnière, 2022, 137 p., EAN 9782889600960.

Pour citer cet article

Élise Tourte, « Attention aux mouches ! », Acta fabula, vol. 24, n° 9, Essais critiques, Octobre 2023, URL : https://www.fabula.org/revue/document17017.php, article mis en ligne le 25 Septembre 2023, consulté le 30 Avril 2025, DOI : 10.58282/acta.17017

Ce document a été généré automatiquement le 30 Avril 2025

Attention aux mouches !

Élise Tourte

« La mouche est si bien organisée qu'elle a pu assidûment fréquenter l'homme depuis des milliers d'années, sans être mise à la porte, ni mise à travailler », constate Henri Michaux dans un fragment de « Notes au lieu d'actes » (Michaux [1959], 2001, p. 380). Les contributeurs et contributrices du joli volume édité par La Baconnière, *En regardant voler les mouches*, se font l'écho de cette sagesse surprenante. Si elle n'a jamais été domestiquée par l'humain, voilà donc la mouche apprivoisée, au fil d'un livre qui prend sans cesse le risque de la divagation.

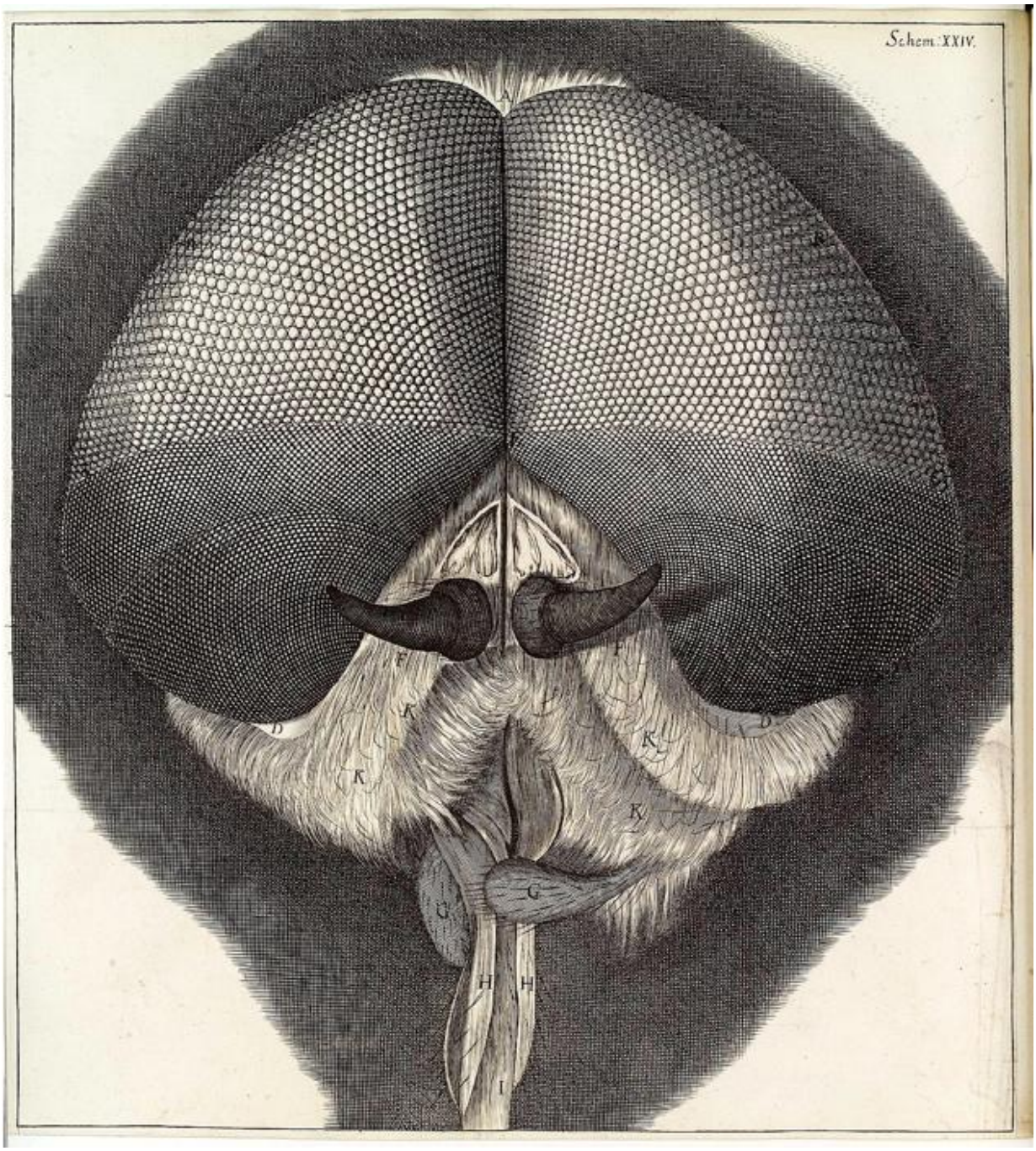
Un livre mouchesque

Dès la première page, on croise un éloge paradoxal comparable à celui de Michaux. Il est dressé par le rhéteur du ii^{e} siècle Lucien de Samosate, qui l'achève par ces mots : « je m'arrête, de peur de paraître vouloir, comme dit le proverbe, faire d'une mouche un éléphant » (p. 5). Indomptable, l'insecte l'est assurément, comme le relève Francis Ponge dans un apologue dédié à Charlie Chaplin : « Il ne se laisse pas approcher : mais au contraire il vient, et vous touche souvent où il veut ; ou bien, de moins près, il vous pose la face seule qu'il veut » (Ponge [1924], 1999, p. 10). Ici, c'est le style de la mouche qui façonne son exemplarité : pour Jean-Philippe Rimann, « c'est sa liberté et son autonomie, ainsi que sa logique propre qui sont donnés en exemple aux hommes qui la regardent voler » (p. 17). Le parti-pris du livre est engageant : faire de la mouche non seulement l'« objet de l'attention », d'une attention inédite, mais aussi, dans ses représentations, une « figure de l'attention ou de l'inattention » (p. 6). Le gérondif semble alors s'ajouter à ceux de l'expérience littéraire d'après Julien Gracq (Gracq, 1980) : en lisant, en écrivant, en regardant voler les mouches. Comme si se déclinaient là différentes phases de la puissance d'être affecté. Car face aux mouches, on ne peut rester indifférent. Elles ne laissent pas de perturber, d'agacer, empêchant très souvent les humain•e•s de se concentrer et à plus forte raison de discourir à leur propos.

La question semble bien s'être posée aux chercheur•e•s : comment écrire un livre « *mouchesque* » (un adjectif utilisé par Dominique Brancher p. 30) ? Dans sa forme, l'ouvrage emprunte à la mouche certaines de ses caractéristiques. À commencer

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

par son regard. L'insecte est doté d'une vision à facettes, capable de couvrir presque 360 degrés. Une des figures des pages centrales, gravure de Robert Hooke, en donne une image pour le moins frappante.



© Robert Hooke, *Micrographia: or Some physiological description of minute bodies made by magnifying glasses*, 1665. Observation des yeux et de la tête d'une mouche pourceau. source : Gallica.

C'est ainsi avec des yeux multiples, dont la multiplicité n'est jamais atténuée, que le livre regarde à son tour les mouches. L'ouvrage présente une grande variété de références et de théories, répondant à cette « connaissance fragmentaire, incomplète, faite d'une addition de brèves images » (Simon [1954], 1975, p. 9-10, cité p. 54) qu'est celle du réel. Les auteur•rice•s se veulent « fidèles à la dynamique

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

réflexive d'un travail commun » (p. 7), fidèles à la mouche dans son vol souvent erratique, qui va où bon lui semble, et revient vers un objet même si on l'en a chassée. Leur éthique est celle d'une « disponibilité donnant accès à la leçon de l'objet contemplé » (*ibid.*) Elle consiste à suivre la mouche, à lui faire escorte par la pensée.

Certains des choix éditoriaux pourraient être discutés. La disparition du nom des contributeur•rice•s en signature des articles, si elle se justifie par la volonté de montrer un geste collectif d'écriture, a par exemple pour défaut de gommer la spécificité des démarches, et d'empêcher la prise en compte de situations scripturaires. Celui ou celle qui voudra en savoir plus sur les artisan•e•s de ce projet devra se reporter aux dernières pages. Les situations, les points de vue, sont pourtant au cœur du problème de l'attention : qui est attentif ? depuis où est-on attentif ? Ils sont aussi, quoique moins clairement, au cœur du problème de la mouche : qui regarde la mouche, depuis quelle perspective ? On pourrait retourner vers les auteur•rice•s de l'ouvrage la critique occasionnée par l'image de la science, celle du moucharabieh :

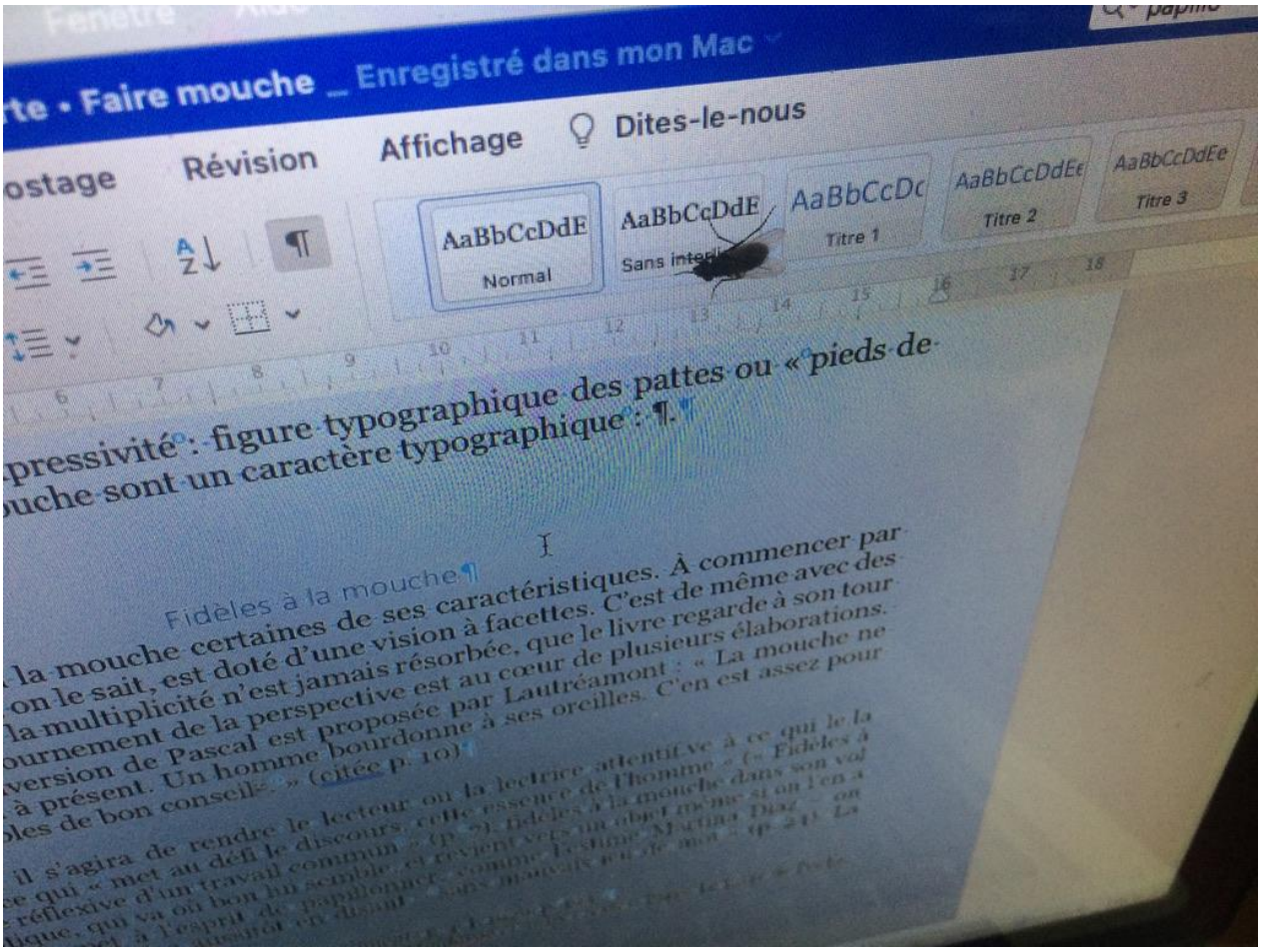
> Si la science prétend mettre la vérité à nu, le moucharabieh pourrait bien constituer sa secrète métaphore : celle d'un regard qui refuse d'être regardé, libre mais captif de protocoles qui médiatisent et distordent de manière singulière le réel (p. 31).

La cohérence est à retrouver par la lecture, en assemblant les différentes étapes d'une sorte de chorégraphie de l'humain e et de la mouche. Les six parties de l'ouvrage sont autant de moments-clefs de la rencontre avec cet animal, permettant d'en établir une phénoménologie : d'abord l'irruption/l'interruption (p. 8-24), puis l'attention sans objet (p. 25-47), puis les échelles de grandeur (p. 48-73), puis le regard que la mouche a elle-même (p. 74-95), le contact avec elle (p. 96-109), et enfin la répulsion (p. 110-132). En passant, il semble que le dégoût de la mouche, qui offre le cadre de la dernière partie, soit parmi les premiers modes de rapport avec le diptère. La citation d'Anne Beyaert, autrice d'un article sur le sujet, éclaire cette modalité : c'est « par la peau que nous rencontrons la mouche, cette vieille connaissance, c'est par la peau que nous la *pensons* » (Beyaert, 2002, p. 103, cité p. 104). Dès lors, la rencontre avec la mouche comme objet de pensée aurait bien pu s'amorcer dans ce dégoût originaire, pour autoriser la petite créature à se racheter ensuite, en trouvant un autre sens. Mais le choix paraît plutôt s'être porté sur une approche centripète, qui part de l'extériorité du lien avec l'animal pour atteindre le plus intime ou le plus viscéral. Chaque partie débute avec une courte introduction censée embrasser les différentes contributions, plus ou moins articulées entre elles ensuite. Célébrer la mouche comme figure permet d'en montrer tout l'éventail des formes.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Figures de mouches ?

Tout au long du livre, le problème de la figure est lui-même engagé. Il me faut raconter que j'ai découvert *En regardant voler les mouches* au cœur d'une maison ardennaise, voisine d'un corps de ferme peuplé de bovins, et donc littéralement envahie par ces insectes. Ainsi confrontée à des nuées de mouches réelles, je me suis interrogée sur la pertinence de leur théorisation comme figures.



© Photographie d'une mouche ayant consulté un long moment l'article en cours de rédaction, Élise Tourte

La figuration de la mouche se pense au cœur d'un nouveau paradigme qui émerge au xvii[e] siècle, en lien avec l'invention du microscope. Grâce à ce dernier, on regarde de très près la mouche et « l'expressivité du diptère est mise au cœur de la nouvelle science », explique Dominique Brancher. Alors, on commence à « postule[r] des modes et des possibilités d'être (et de sens) proprement "mouchesques" » (p. 30). La mouche, jusqu'ici plutôt sans forme, se manifeste dans ses particularités organiques, à la manière d'un caractère invisible, comme celui justement appelé « pied-de-mouche » (p. 29), si on décide de l'afficher.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Dès lors, la mouche attire tous les regards, au risque de sa propre perte. Dans *L'Âme et la Danse*, Socrate, Phèdre et Eryximaque conversent en observant une danseuse, Athikté : « Celle-ci se débat dans le réseau de nos regards, comme une mouche capturée. » (Valéry [1921], 1960, p. 161, cité p. 35) Objet de la *theoria* des trois hommes (voire des quatre si l'on compte l'écrivain), Athikté est vidée de sa substance, comme desséchée. Si l'on opère la même focalisation sur la mouche, ne risque-t-on pas de la désensibiliser, de se désensibiliser soi-même à son existence d'insecte ? Penser en termes de figure ne condamne-t-il pas à figer ? Valéry encore critique la muséification. Déambulant dans un lieu d'exposition, il s'afflige de la pétrification qu'il y rencontre : « Je suis dans un tumulte de créatures congelées, dont chacune exige, sans l'obtenir, l'inexistence de toutes les autres » (Valéry [1923], 1960, p. 290, cité p. 65).

Toutes les figures finissent parfois par tourner dans cet essaim indistinct, et les amalgames ne sont pas évités. Je me suis ainsi heurtée à une phrase :

> L'œuvre de Bataille […] invite le lecteur à regarder les crachats, la laideur et les figures féminines qui hantent le discours comme autant de diptères – à saisir en somme les infimes et repoussants détails de la vie. (p. 15)

D'abord gênée par ce raccourci qui portait à dresser une équivalence théorique entre mouches et femmes, j'ai néanmoins lu le reste de l'ouvrage avec ce qui, au-delà de la maladresse, s'est avéré un prisme plutôt fécond. S'il y a une proximité entre femmes et mouches, c'est par exemple dans ces élégants attributs (la plupart du temps) féminins qui masquent autant qu'ils montrent, posés sur une joue ou un corsage. Mais c'est surtout la capacité à toucher qui doit être retenue, pour ne pas les pétrifier dans cette position d'objets du regard. Les « mots-mouches » hantent le discours, « reviennent toujours tournoyer autour de la plaie béante qu'ils menacent d'infecter » (p. 128), dans un mouvement de « circumbilivagination » (Rabelais [1546], 1994, p. 418, cité *ibid.*). C'est une écrivaine, Nathalie Sarraute, qui fait davantage entrer en jeu cette comparaison. Dans *Le Planétarium*, le personnage de Pierre se souvient de sa sœur Berthe comme d'une mouche :

> elle voletait, fine, légère, libre, insouciante, autour de lui, se posant un peu au hasard […] sur n'importe quel point de cette partie tuméfiée, sensible, de lui-même […] appuyant, grattant (Sarraute, 1959, p. 176, cité p. 97).

La mouche appuie là où ça fait mal. Dans un récit autobiographique de Nabokov, une gouvernante est dérangée par des enfants qui tournent autour d'elle tels une nuée de diptères. Elle tente de les éloigner avec un émouchoir, et continue de parler par-dessus leur vacarme. L'écrivain se trouve quelques similitudes avec cette vieille dame :

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

> Je prétends que ma vie, mon état, la voix des mots, qui était ma seule joie, et le combat secret que je menais contre la forme corrompue des choses, offraient des traits communs avec la situation de cette pauvre femme (Nabokov [1974], 1978, p. 113-114, cité p. 21).

Elle déstabilise le sujet dans sa maîtrise, dans sa force : elle « trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes » (Pascal n^{o} 366, cité p. 9). Elle se fait alors figure de la défiguration. C'est en ce sens qu'elle est providentielle pour la philosophie, qui ne cesse, comme l'a diagnostiqué Bataille, de « donner une redingote à ce qui est, une redingote mathématique » (Bataille, 1929, p. 194, cité p. 11). Pour ôter ses beaux habits à la pensée, le diptère *fait mouche* (p. 16), son efficacité est immédiate.

Troublante, la mouche sait aussi parfois être rassurante : elle est alors « une prise sensible, une manière de se fixer, une accroche alors que le[s] personnage[s] vacille[nt] » (p. 44). Chez Roland Barthes, elle se présente l'été, lors de longues après-midis dans le Sud-Ouest :

> À cinq heures de l'après-midi, calme de la maison, de la campagne. Mouches. Mes jambes me font un peu mal, comme lorsque j'étais enfant et que j'avais ce qu'on appelait une crise de croissance – ou comme si je couvais une grippe. Tout est poisseux, endormi. Et comme toujours, conscience vive, vivacité de mon « vaseux » (contradiction dans les termes). (Barthes, 2002, p. 672, cité p. 68)

Du sémiologue, on retrouvera le concept de *punctum* (point de concentration du regard), à l'appui d'une réflexion sur un détail qui se détache. Charles Bovary entre dans la ferme où vit Emma et pose ses yeux sur les insectes se noyant dans le cidre (Flaubert [1857], 2014, p. 81, cité p. 84). Précise et vague, floue et résolue, la mouche n'unifierait-elle pas *studium* et *punctum*, et ne ferait-elle pas ainsi penser un nouveau paradigme de l'être-attentif•ve ?

La mouche à l'envers

Les moments les plus stimulants du recueil sont pour moi ceux lors desquels les auteur•ice•s affrontent vraiment ce problème de l'attention, en présentant, plus que des figures de mouches, des figures d'écrivain•e•s vigilant•e•s aux mouches. Comme Julio Cortázar, surpris par une mouche qui vole à l'envers, découvrira, au terme de sa quête, que ce vol pourrait être un vol à l'endroit, on obtient la preuve que le monde entier, à l'exception de la mouche, est sens dessus dessous. Signe de la force pratique et théorique de la mouche, qui est capable de bouleverser notre univers perceptif dans sa globalité (Cortázar [1969], 2008, p. 651-652, cité p. 81).

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

De fait, le retournement de la perspective sur la mouche, et de la mouche elle-même, est au cœur de plusieurs élaborations. C'est l'inversion de Pascal proposée par Lautréamont : « La mouche ne raisonne pas bien à présent. Un homme bourdonne à ses oreilles. C'en est assez pour la rendre incapables de bon conseil » (Lautréamont [1870], 2002, p. 396, cité p. 10). La vacillation des postures des auteur•rice•s est également à souligner. Ils et elles sont tantôt mouches qui s'approchent des objets de leur convoitise, tantôt vivisecteurs qui incarcèrent les insectes dans du cristal de roche, pour reprendre cette image de Robert Musil, qui voit dans cette opération l'enfermement du vivant dans son « côté mouche et personnel » (Musil [1899], 1981, p. 24, cité p. 57).

Considérer ce qui pourrait être un point de vue de mouche est réjouissant, mais en lieu et place de cette perspective d'insecte, le texte fournit l'exemple d'un regard de vache, dans le tableau de Mark Tansey, *The Innocent eye Test* (huile sur toile, 1981, à voir p. 77). À l'instar de ce passage, certains fragments sont ainsi quelque peu décevants. L'exemple du western (p. 40-41) est survolé. Une coquille frappe : le nom du réalisateur Quentin Tarantino est orthographié *Tarentino* (p. 41) ; comme si une araignée avait gobé la mouche. Dans cet exemple comme dans celui de Tansey ou encore de *Breaking bad*, le rapport avec l'insecte semble un peu distendu. L'idée de devenir mouche est séduisante pour l'écrivain•e, mais elle n'est qu'évoquée. Ces quelques réserves tiennent sans doute au pari relevé du mouchesque. Le pari d'avoir affaire au réel, dans son évidente désorganisation, et à rien d'autre que lui. Comme l'estime Daniele Carluccio : « La mouche, c'est ce détail qui attire mon attention, parce qu'il est réel et parce qu'il n'est que cela » (p. 73). À ce titre, le livre offre un très bon point de départ pour d'autres recherches diptériques qui ne manqueront pas de s'engager à sa suite.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

BIBLIOGRAPHIE

BARTHES Roland, *Délibération* [1979], *Œuvres complètes*, t. V, Paris, Seuil, 2002.

BATAILLE Georges, « Figure humaine », *Documents* n°4, I, 1929.

BEYAERT Anne, « Le monde de la mouche », in *Protée*, vol. 30, n°3, 2002, p. 99-106.

CORTAZAR Julio, « Les témoins » [1969], *Nouvelles, histoires et autres récits,* trad. de l'espagnol par L. Guille-Bataillon, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2008, p. 651-652.

FLAUBERT Gustave, *Madame Bovary* [1857], Paris, Flammarion, coll. « GF », 2014.

GRACQ Julien, *En lisant en écrivant*, Paris, José Corti, 1980.

LAUTREAMONT, *Poésies II* [1870], *Les Chants de Maldoror et autres textes*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « GF », 2002.

MICHAUX Henri, *Notes au lieu d'actes* [1959] dans *Passages* [1963], *Œuvres complètes* t. II, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2001.

MUSIL Robert, « Feuillets du nocturnal de *monsieur le vivisecteur* » [1899], *Journaux* t. I, trad. de l'allemand par P. Jaccottet, Paris, Seuil, 1981.

NABOKOV Vladimir, *Regarde, regarde les Arlequins !* [1974], trad. de l'anglais par J.-B. Blandenier, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1978.

PASCAL Blaise, *Pensées*, section VI, n°366 (Brunschvicg). en ligne : http://www.penseesdepascal.fr/Vanite/Vanite34-moderne.php.

PONGE Francis, « Trois apologues » [1924], *Le Parti-pris des choses*, *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade, 1999.

RABELAIS François, *Le Tiers Livre* [1546], *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1994.

SARRAUTE Nathalie, *Le Planétarium*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1959, p. 176.

SIMON Claude, *Le Vent. Tentative de restitution d'un retable baroque* [1957], Paris, Minuit, 1975.

VALERY Paul, *L'Âme et la Danse* [1920], et « Le problème des musées » [1923], *Œuvres*, t. II, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1960.

PLAN

• Un livre mouchesque
• Figures de mouches ?
• La mouche à l'envers

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

AUTEUR

Élise Tourte
Voir ses autres contributions
etourte@unistra.fr

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.